

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus



Ah! coquine!... tu veux m'étouffer. (Page 3, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le malade imaginaire; Les deux jumeaux. — VARIÉTÉS : Le petit pâtissier; Le corail.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE MALADE IMAGINAIRE.

Chers jeunes amis, messieurs et mesdemoiselles qui lisez ces lignes, j'appelle votre attention sur une pièce comique donnée pour la première fois le 10 février 1673; ce n'est pas hier, et, dans ce temps-là, on n'avait pas songé à écrire des journaux pour les lecteurs de votre âge; l'instruction n'était pas très-répandue; les ignorants formaient une bien grande majorité, on pouvait compter les savants.... Pourtant c'était le grand siècle, le siècle de Louis XIV, immortalisé dans la gloire des armes et des lettres par une légion de grands hommes dont mon humble mission n'est pas de vous entretenir. Je vais seulement essayer de vous distraire par le récit d'une comédie de cette époque, bouffonne à la superficie, et qui acheva de tuer le pauvre homme de génie qui en jouait le principal rôle; car, comme vous l'avez sans doute entendu dire, Molière était à la fois auteur, directeur de théâtre et acteur; il mourut pendant la quatrième représentation; mais ceci est le côté triste du récit; abandonnons-le, tâchons de penser à autre chose, et suivez-moi, s'il vous plaît. Asseyez-vous dans votre loge. Attention! le rideau se lève.

PREMIER ACTE.



c'était alors l'usage. « Trois et deux font cinq et cinq font dix. »

Vous en diriez autant et plus sans le moindre jeton pour vous y aider. Les médicaments sont indiqués dans la note et par ordre de date. Exemple :

« Pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur.... »

Ah! mon Dieu! comment vous dirai-je ce mot-là en 1864?... Aidez-moi un peu; ne connaissez-vous pas un remède au durcissement, au dessèchement, à l'échauffement des entrailles?... Vous devinez, n'est-ce pas?... Seulement, à cette époque, le médicament se transmettait sous une forme qui n'est plus de mode, et les apothicaires le servaient chaud. Or, ce médicament pour les entrailles de M. Argan est coté à trente sous; c'est cher!... car la fourniture de ce rafraîchissement se reproduit souvent; il y en a pour différentes heures de la journée; il est vrai que l'irrigation interne est variée, tantôt à la rhubarbe, tantôt au miel rosat. Il y en a de toutes sortes, c'est un plaisir. Enfin, M. Argan, qui a absorbé scrupuleusement toutes les fournitures

out d'abord voici M. Argan, notre malade imaginaire. Il est assis à une table. Il examine les comptes de son apothicaire (en ce temps-là c'était le mot pour dire pharmacien). Il fait ses additions et ses soustractions à l'aide de jetons, comme

consignées sur le mémoire de son apothicaire, et selon l'ordonnance de M. Purgon, l'un de ses médecins, M. Argan s'aperçoit avec inquiétude que la balance de ce dernier mois, comparé au mois précédent, se solde en déficit de quatre médecines et huit injections. Alors il se tâte et ne se sent pas bien. Il en fera part à M. Purgon.

« Qu'on m'emporte tout cela.... »

Mais il est seul. Il sonne.

« Drelin! drelin! drelin!... Personne!... Drelin!! drelin!! drelin!!... Ils sont sourds.... Drelin!!! drelin!!! drelin!!!... Toinette?... Coquine!... »

— On y va! »

Et Toinette, la servante, entre en courant.

« Chienne! » s'écrie le maître.

On disait de vilains mots dans ce temps-là; aussi la domestique sournoise fait semblant de s'être donné un grand coup à la tête en accourant trop vite.

« Ah!... ah!... Oh! là, là.... »

Au milieu de ces gémissements, le bon homme a beaucoup de peine à traduire sa colère par quelques mots; Toinette ne lui en laisse pas le temps, et force lui est de se calmer.

La bonne de M. Argan ne croit pas à son mal, se moque de ses médicaments, et l'appelle vache à lait des médecins. Arrive Angélique, la fille aînée de la maison. Le malade va lui dire quelque chose d'important, mais il s'arrête tout à coup, fait un peu la grimace et demande son bâton.

« Attendez, je vais revenir.... »

Où va-t-il? Je n'en sais rien ni vous non plus, mais Toinette paraît mieux informée.

« Allez vite, monsieur, allez. M. Fleurant vous donne bien des occupations. »

Pour passer le temps, la jeune fille cause avec Toinette.... Mais voici M. Argan de retour. Il annonce à sa fille qu'elle a été demandée en mariage. Angélique sourit et répond avec soumission; elle sait que son oncle veut lui faire épouser un jeune homme plein de bonnes qualités, nommé Cléante, et elle se figure que c'est de lui qu'il est question. Mais non, il s'agit d'un garçon sachant bien le grec et le latin, près d'être reçu médecin, et qui se nomme Thomas Diafoirus. Le grec, le latin, la médecine, quand on n'en abuse pas, peuvent être de fort bonnes choses, mais impossible de se faire annoncer sérieusement dans un salon sous le nom de Mme Diafoirus; qu'en dites-vous?... Angélique est vivement contrariée, mais elle ose à peine faire une objection au désir de son père, qui se croit fort malade et veut à tout prix s'entourer de médecins; ce sera comme pour les médecines et autres ingrédients de même nature, il n'y en aura jamais assez pour lui. Toinette lui tient tête comme un jeune coq....

« Ah! dit-elle, il veut sacrifier sa fille pour se faire guérir d'un mal qui n'a jamais existé.... »

Elle ne le veut pas.

« Comment?... s'écrie Argan; Angélique épousera un médecin, ou je la mettrai dans un couvent.

— Vous n'en aurez pas le cœur, on vous câlinera, on vous appellera petit papa mignon.

— Inutile, je suis méchant quand je le veux. »

Et, pour le prouver, il court sur Toinette avec son bâton, en criant :

« Je vais t'assommer, pendarde! »

Ce mot n'est plus usité; c'est dommage, il était si gracieux!

Toinette se sauve, et Argan ordonne à Angélique de courir après.

Attirée par tout ce bruit, voici venir Béline, Mme Argan, la belle-mère d'Angélique et de sa petite sœur Louison, une méchante femme hypocrite qui fait semblant d'aimer son mari. M. Argan pense que la colère à laquelle il s'est laissé emporter peut le faire mourir; il se plaint à Béline, qui l'appelle son pauvre petit mari, son petit fils.

« N'est-ce pas, ma mie, mamour, que je suis très-malade? »

— Certainement.... Calmez-vous. »

Elle appelle Toinette pour la gronder, mais la malicieuse servante est devenue douce comme un mouton. Elle ne pense, dit-elle, qu'à complaire à monsieur.

« Seulement, ajoute-t-elle, il veut donner sa fille à M. Diafoirus, et j'ai dit que je croyais qu'il vaudrait mieux la mettre au couvent. »

C'est tout à fait l'avis de la belle-mère, aussi s'efforce-t-elle d'excuser Toinette, que M. Argan persévère à appeler scélérate. Puis dame Béline entoure le bon homme d'oreillers, l'enveloppe d'un manteau fourré, et lui enfonce son bonnet jusque sur les yeux pour qu'il ne prenne pas le rhume par les oreilles. M. Argan, qui n'y voit plus clair, est très-reconnaissant de ces soins; et Toinette, qui enrage de voir la fausseté de la femme et la crédulité du mari, saisit un des oreillers et l'appuie sur la tête du prétendu malade en lui criant : « Cela vous gardera du serein. »

Le faux malade se lève furieux et jette les oreillers à la servante, qui s'enfuit.

« Ah! coquine!... crie-t-il, tu veux m'étouffer. »

— Elle a cru bien faire, » dit Béline.

Et puis de nouveau elle s'efforce d'amadouer son mari, qui, pour tâcher de reconnaître tant d'affection, lui parle de faire son testament. Elle se récrie, tout en avouant que le notaire est dans la pièce voisine. On le fait entrer.

« Bonjour, monsieur Bonnefoi, » dit le prétendu malade.

Le notaire est un personnage vêtu de noir, à l'air grave et important, mais il ne vaut pas mieux que dame Béline, qui joue la tristesse et le désintéressement.

« Monsieur, dit Argan, pourrais-je faire un testament par lequel je laisserais tout mon bien à mon excellente femme. »

— L'excellence de la femme ne fait rien à la question, répond à peu près le notaire; vous ne pouvez faire ce que vous venez de me dire à cause de vos deux filles Angélique et Louison.

— Cela me contrarie beaucoup. J'ai grande envie de consulter mon avocat à ce sujet.

— Que ne le disiez-vous tout de suite! j'aime mieux gagner votre argent que de le laisser gagner par un avocat. »

Et le monsieur noir s'empresse de mettre au service du riche bourgeois de vilains petits moyens par lesquels les enfants de M. Argan seront frustrés au profit de la femme hypocrite, qui pleure d'un œil et rit de l'autre.

« Ah! mon pauvre petit fils, si vous mourez, je vous suivrai.... dit l'œil à la larme. Combien dites-vous qu'il y a d'argent caché dans votre alcôve? demande l'œil effronté. »

— Vingt mille francs, mamour.

— C'est bien douloureux!... Et des billets à toucher, quelle est la valeur?

— Dix mille francs, ma mie.

— Vous valez mieux que tous les biens de ce monde. »

Et la mielleuse personne offre son bras à son mari pour qu'il y appuie sa faiblesse, et elle le conduit à la pièce où il va signer le testament.

Surviennent Toinette et Angélique.

« Votre belle-mère conspire contre votre intérêt, dit la servante à sa jeune maîtresse.

— Oh! que mon père fasse de son bien tout ce qu'il lui plaira, pourvu qu'il n'exige pas que je devienne madame Diafoirus.

— Comptez sur moi pour vous en défendre, » lui répond Mlle Toinette avec dévouement et hardiesse.

Ne croyez pas que ce soit l'amour-propre qui manque à cette demoiselle d'antichambre. Mais je ne veux pas en médire, ses intentions sont bonnes au fond, et sa promesse termine le premier acte.

Premier intermède.

Molière avait imaginé d'ajouter des intermèdes à ses pièces; c'étaient des divertissements qui remplissaient le temps des entr'actes, quelque chose comme les créations après les heures d'études.

Le premier intermède du *Malade imaginaire* est conduit par M. Polichinelle, une vieille connaissance à vous et à moi.

Il est nuit, et seigneur Polichinelle vient donner une sérénade sous la fenêtre de Mlle Toinette. Quand je dis une sérénade, ce n'est que pour me conformer à l'idée de Polichinelle, car son concert nocturne ne consiste que dans les roulades de la jolie voix que vous lui connaissez. Néanmoins, Polichinelle se met à chanter; une vieille femme, à sa fenêtre, lui répond, et puis tout à coup il entend des violons qui jouent un autre air. Il s'impatiente, et les violons continuent. Il se met en colère, et ils jouent plus fort. Il les contrefait, et ils le contrefont. Alors, de guerre lasse, il cesse son chant.

« Continuez, messieurs, leur dit-il, je suis enchanté; vous êtes charmants!... »

Tous les violonistes se taisent. Satisfait de ce résultat, Polichinelle accorde son luth.

« Plin! tan! plan! plin! plin!... »

Mais voici venir des archers qui font une ronde de police; ils parlent en chantant.

« Qui va là? »

Polichinelle effrayé répond :

« Moi! moi!... »

— Ton nom? »

Au lieu de répondre, il veut faire le fantaron et se met à crier :

« Qui sont les coquins que j'entends?... Holà! mes laquais, mes gens, apportez-moi mon pistolet!... »

Il fait semblant de tirer.

« Pouf!... »

Les archers tombent tous par terre sur le nez.... puis ils se relèvent et s'enfuient.

Polichinelle rit comme un polichinelle.

« Ah! les imbéciles! »

Mais les archers l'ont entendu; ils reviennent et le saisissent au collet.

« En prison! »

— Messieurs, j'étais ivre.
 — Non! non!
 — Miséricorde! laissez-moi aller.
 — Eh bien! donnez-nous six pistoles pour boire.
 — Je n'ai pas un sou.
 — Alors, en prison!... ou trente croquignoles, ou douze coups de bâton.... Choisissez.

— S'il faut choisir, je choisis les croquignoles.
 — Comptez-les donc.
 — Une, deux, trois, quatre, cinq.... »
 Mais Polichinelle trouve que sa tête devient comme une pomme cuite.... Décidément, il préfère les coups de bâton.
 « Allons, soit. »



Je vais t'assommer, pendarde! (Page 2, col. 2.)

Et les archers battent la mesure sur son dos :
 « Pan! pan! pan! pan!...
 — Ouf! c'est assez! s'écrie Polichinelle, après avoir reçu quatre coups; voici les six pistoles. »
 Vous avouerez qu'il aurait dû commencer par là.
 « Adieu, seigneur Polichinelle, s'écrient les archers. »
 Danses et joie générale.
 « Serviteur, messieurs! »

Il part en jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. MME JULIETTE CUVILLIER-FLEURY
 (La suite au prochain numéro.)

LES DEUX JUMENTS.

I

Édouard et Ellna étaient nés le même jour. Tout en eux était semblable : les traits du visage, le son de la

voix, les moindres gestes. Cependant, lorsqu'ils approchèrent de l'adolescence, on remarquait dans Édouard une expression plus ferme, dans Ellna une expression plus douce.

Ils étaient si beaux qu'on ne pouvait les regarder sans émotion.

L'œil fatigué par tant d'objets ennuyeux et discor-

dants que l'on rencontre à chaque pas sur la route de la vie, trouvait plaisir à se reposer sur ces êtres charmants, dont le type enfantin était couronné d'une pure et suave innocence.

Leur frais sourire était le miroir de leur âme, trésor de candeur et de joie. On pouvait comparer la pureté radieuse qui brillait en eux à deux gouttes de rosée en-



En bien! donnez-nous six pistoles pour boire. (Page 4, col. 1.)

voyées par le ciel pour rafraîchir la terre dans les jours ardents.

Ils naquirent et grandirent au sein de la nature; les champs, les bois, les verts bocages virent leurs jeux et leur sommeil.

Souvent, tandis qu'ils dormaient les bras entrelacés, à l'ombre des arbres, sur un banc de frais gazon, les oiseaux leur jetaient en volant au-dessus de leur

tête, une partie des feuilles embaumées qu'ils portaient dans leurs nids.

Tous ceux dont ils étaient connus disaient que rien ne leur était comparable, et plusieurs, dans un pieux transport, se demandaient si véritablement ces enfants étaient comme les autres mortels.

Autour de leurs fronts immaculés flottaient les boucles légères de leur brune chevelure; leurs yeux bril-

laient d'un éclat enchanteur. Le gai sourire de l'enfance entr'ouvrait leurs jolies lèvres et formait dans leurs joues rosées ces petites fossettes que leurs parents aimaient à embrasser.

Tout leur être était si charmant, leurs mains surtout étaient si jolies que l'on vit un jour un sculpteur s'arrêter devant eux et les contempler avec extase. Un vieux jardinier dont on n'avait jamais célébré ni la politesse ni les bonnes manières, avait toujours soin de prendre des gants lorsqu'il conduisait la petite Ellna au jardin, et qu'il lui remplissait de ses plus belles fleurs son tablier de mousseline.

Habités à être admirés sans savoir pourquoi, Édouard et Ellna allaient volontiers au-devant de tous ceux qui désiraient les voir, et recevaient en souriant leurs compliments et leurs caresses.

« Nous sommes si beaux ! » disaient-ils dans la simplicité de leur âme, qui ignorait ce que c'est que la beauté, et pourquoi le monde y attache tant d'importance.

L'impression agréable qu'ils savaient produire semblait toutefois ne leur causer du plaisir que parce qu'elle en causait aux autres.

« Regardez-nous, disaient-ils un jour à un vieillard, qui pleurerait son fils unique, regardez-nous et ne pleurez plus ! »

Et ils furent étonnés que ce vieillard pût les regarder pleurer encore, car toujours leur aspect avait ramené le sourire sur les visages attristés.

Alors, désolés de leur insuccès, ils versèrent des larmes avec lui.

Leurs larmes furent plus puissantes que leur sourire. Le vieillard les prit dans ses bras, et se sentit ranimé par la douce sympathie de leurs petits cœurs d'anges.

Dans la suite, on les entendait dire lorsqu'ils voyaient quelqu'un dans la peine :

« Regardez, nous pleurons avec vous ! » Ainsi, ces petits chrétiens pratiquaient dès l'aurore de leur vie le précepte de leur divin maître.

II

Édouard et Ellna n'étaient point cruels comme beaucoup d'autres enfants. Ils ignoraient la peine et la souffrance ; mais ils en avaient comme l'intuition ; et partout où une tristesse se révélait à eux, ils employaient tous leurs efforts à la dissiper.

Si un pauvre petit ver roulait dans la poussière, tiré par des fourmis, ils le délivraient aussitôt, et le mettaient en sûreté sur le gazon loin de ses persécutrices. S'ils voyaient un petit oiseau captif agiter en vain ses ailes contre les barreaux de sa cage, ils fondaient en larmes et suppliaient ses maîtres de lui rendre la liberté ; et si leur prière n'était point écoutée, ils réunissaient leurs petites épargnes pour l'acheter. Alors, ils emportaient l'oiseau dans les champs, ils ouvraient les portes de sa prison, et lorsque le captif délivré s'élevait dans les airs, entonnant un chant joyeux, ils battaient des mains et leurs cœurs palpaient de plaisir.

Pas un jour ne se passait où ils ne fissent quelque bien ou n'empêchassent quelque mal. Sans doute la sphère d'action de ces petits êtres était encore bien restreinte ; ils ne pouvaient faire que peu de chose. C'étaient comme de jeunes acteurs qui s'essayaient de bonne heure aux beaux et nobles rôles qu'ils étaient appelés à jouer plus tard sur la scène du monde.

Ils songeaient avec délices à tout le bien qu'ils pourraient faire « quand ils seraient grands ! » Ils rêvaient la nuit, qu'ils portaient des secours à quelques malheureux enchaînés sur la paille d'un cachot, et qu'ensuite des chérubins leur faisaient un signe amical et les embrassaient pour les récompenser.

Au lieu d'imiter ces enfants qui se plaisent à dévaliser les nids des oiseaux, ils veillaient, au contraire, sur eux avec amour ; ils déposaient des miettes de pain et des graines de chènevis au pied des arbres et des haies où la petite famille aérienne avait construit son habitation d'été.

« La mère, disaient-ils, n'aura pas à voler loin maintenant ; et les petits oiseaux ne devront point attendre et souffrir de la faim ! »

De peur d'écraser les fourmis qui semaient de leurs laborieux escadrons les sentiers où ils passaient, ou de fouler aux pieds les grenouilles qui sautaient devant eux, Édouard et Ellna s'arrêtaient ou faisaient un détour.

Jamais, ils n'ont tué aucune créature avec intention. Cependant, s'ils voyaient un petit être lutter contre les dernières étreintes de la mort, une mouche ou un papillon qui avaient brûlé leurs ailes à une bougie, un ver qu'on avait à moitié écrasé ; Édouard comme celui dont le cœur était le plus ferme, hâtait d'un pied libérateur, en détournant les yeux, le terme suprême de leurs souffrances.

« Mieux vaut mourir que souffrir ! » disaient-ils. Et ils s'en allaient en pâlisant.

III

Édouard et Ellna touchaient à leur quinzième année.

L'adolescence n'altéra point leur nature d'enfant. La première violette qui perçait la neige, la première fraise que les rayons du soleil faisaient mûrir, les charmaient comme auparavant ; comme auparavant la joie ou le chagrin de leurs semblables les faisaient sourire ou pleurer.

Mais, alors, ils commencèrent à mieux comprendre que les êtres humains méritaient leur plus grande sollicitude.

Il n'y avait pas autour de leur maison, dans un rayon de plus de deux lieues, une seule chaumière qu'ils n'eussent visitée. A chaque instant, la charité de leur mère leur donnait l'occasion de faire du bien.

« Confiez-nous quels sont vos besoins, disaient-ils aux pauvres et aux malades ; si nous le pouvons, nous vous aiderons. »

Tantôt, c'était un lit plus doux, tantôt des aliments plus substantiels, tantôt un peu d'argent qu'ils distribuaient aux malheureux. Et toujours leurs dons, accompagnés de douces paroles, ajoutaient à l'effet de leur bienfaisance une suave impression de bonheur.

Quand leurs protégés avaient le nécessaire, ils tâchaient d'y ajouter du superflu. Ils faisaient des cadeaux aux pères et aux mères, ils donnaient des bonbons aux enfants ; et avec quels transports tous ces petits amateurs de fruits et de sucreries accueillaient Édouard et Ellna !

On avertit leur mère des abus que pouvait entraîner une bienfaisance aussi outrée.

« Ne soyons pas trop prudents, répondait-elle ; une seule occasion de faire le bien, perdue (comme il arrive trop souvent), est un malheur irréparable. »

Cependant Édouard et Ellna n'étaient pas seulement leur sollicitude sur les êtres pauvres et infirmes; ils ne cherchaient pas seulement à adoucir ces peines, ces chagrins qui se manifestent par les larmes et parlent à haute voix; ils devinaient encore ceux que l'on n'ose avouer, que l'on s'efforce de cacher, et faisaient tous leurs efforts pour en tempérer l'amertume.

Si, dans un salon, Ellna apercevait une jeune fille que la nature avait traitée en marâtre, et qui semblait souffrir intérieurement de son peu d'agréments, elle tâchait de se lier avec elle; elle l'abordait, lui parlait avec sympathie, elle lui témoignait par tous les moyens possibles qu'elle s'intéressait vivement à elle, et qu'elle trouvait un grand plaisir dans sa société. Quelquefois, Édouard venait en aide à sa sœur, et la manière aimable dont il exerçait, vis-à-vis de la jeune délaissée, ces mille petites courtoisies qu'on ne peut jamais demander, mais qu'on est si heureuse de recevoir, produisait infailliblement sur elle un effet de douce consolation.

De son côté, quand Édouard rencontrait de ces jeunes gens timides et toujours solitaires, auxquels le monde fait peur, il allait les trouver, causait avec eux, et s'ils voulaient danser, il les présentait à sa sœur, qui, aussi bonne que lui, leur donnait la préférence sur tous ces élégants qui s'empressaient autour d'elle.

Un soir, que l'on dansait sur le gazon, je m'aperçus qu'Ellna n'avait plus le beau bouquet de lis que son frère lui avait donné avant le bal. Je lui demandai si elle l'avait perdu.

« Non, je l'ai donné, » répondit-elle, en rougissant, et en me quittant pour se mêler à la danse.

J'examinai avec curiosité toutes les jeunes et jolies personnes qui étaient autour de moi; pas une n'avait le bouquet d'Ellna. Mais, voici qu'en regardant un peu plus loin, derrière les groupes, j'aperçus une pauvre fille mal vêtue, et contrefaite. Elle tenait dans sa main flétrie le bouquet de lis, et répétait doucement avec une expression de pieuse reconnaissance :

« O cher ange! cher ange!... Je pense, m'a-t-elle dit, que ces fleurs vous feront du bien.... Oui, certainement elles m'ont fait du bien.... O cher ange! cher ange! »

L. LÉOUZON LE DUC.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LE PETIT PATISSIER.

Dernièrement, à Paris, vers les neuf heures du matin, un jeune garçon d'une douzaine d'années, dont la veste et le tablier en toile blanche indiquaient suffisamment qu'il était apprenti pâtissier, revenait de la halle en portant sur la tête une manne où se trouvaient des œufs et du beurre. Arrivé aux environs de l'église Saint-Eustache, cet enfant, qui cheminait péniblement au milieu de la foule, est tout à coup heurté si violemment par un inconnu qui passait près de lui, que sa manne chavire et tombe à terre avec tout ce qu'elle contenait. En voyant ses œufs fracassés et son beurre maculé de boue, le pauvre enfant se mit à pleurer et à s'arracher les cheveux de désespoir.

Un homme bienfaisant qui, par hasard se trouvait parmi les curieux groupés autour du pauvre enfant,

tire de sa poche une pièce de cinquante centimes, la lui met dans la main et invite les autres spectateurs à faire comme lui pour réparer le malheur. Stimulés par l'exemple, ceux-ci s'empressent d'en faire autant. Chacun veut avoir part à cette bonne œuvre, et bientôt monnaie blanche, monnaie de billon abondent dans le tablier de l'enfant.

Quand on eut fini de donner, l'enfant, dont le chagrin s'était dissipé, remercia beaucoup les assistants de leur générosité; puis il se mit à compter la somme qu'il venait de recevoir, et qui se montait à vingt deux francs trente cinq centimes; mais au lieu d'empocher tout simplement cette somme et de s'en aller comme on s'y attendait, l'enfant tire de sa poche la facture des marchandises qu'il avait perdues, et comme le total de cette facture n'était que de quatorze francs, il préleva seulement ces quatorze francs qu'il mit dans sa poche pour les porter à son maître. Remarquant ensuite au milieu du groupe dont il était le centre une pauvre femme en haillons, il va droit à elle et lui remet le reste.

Certes, il était impossible de se montrer plus digne de la générosité publique ni de la mieux reconnaître: aussi l'action de ce noble enfant fut-elle accueillie par les applaudissements unanimes de la foule. X.

LE CORAIL.

Le corail, qui se trouve au fond de la mer, et dont la teinte est ordinairement rouge et quelquefois blanche ou mélangée de ces deux couleurs, a la figure d'un arbrisseau. Sa plus grande hauteur est d'un peu plus d'un pied. Sa tige, à peu près de la grosseur du ponce, est couverte d'une espèce d'écorce, et porte des branches dépouillées de feuilles, mais qui semblent présenter des graines et des fleurs. Voilà des apparences bien séduisantes pour le croire un petit arbre, n'est-ce pas? Cependant, ce n'est que l'ouvrage de petits vers appelés polypes. Voici comment ces ingénieux architectes en forment l'édifice pour leur habitation.

Aussitôt que les œufs de polypes, assemblés en peloton sous quelque rocher, sont éclos, ces animalcules commencent à bâtir en rond, et l'une contre l'autre, de petites cellules qu'ils forment, à la manière des limaçons, d'une substance visqueuse qui s'échappe de leur corps. A mesure que cette substance devient plus abondante et s'épaissit au point de remplir le fond des tuyaux qu'ils habitent, ils sont forcés de monter un peu plus haut et d'en former d'autres au-dessus dans la même direction. Ceux-ci se remplissent de la même manière; ainsi le corail acquiert sa dureté; et comme dans l'intervalle la famille se multiplie, les nouveaux-nés forment d'un côté et d'autre des colonies d'où proviennent les branches qui se ramifient à leur tour.

Les fleurs qu'on avait cru remarquer sur les branches ne sont que les bras de ces polypes, qu'ils étendent en forme de griffes pour saisir les débris d'insectes dont ils se nourrissent, et ce qu'on croyait être des graines, ce sont leurs œufs.

C'est de la même manière, mais avec quelque variété, suivant les différentes espèces de polypes, que se forment les corallines, les éponges, les madrépores et d'autres polypiers qui se trouvent en certains endroits dans une si grande abondance, que le fond de la mer ressemble à une épaisse forêt. Z.



Seigneur Polichinelle vient donner une sérénade. (Page 3, col. 2.)